

“THE READING SCULPTURE”

Utopics, 11e Exposition Suisse de Sculpture

Biel/Bienne, 30 - 25 octobre 2009

www.interversion.org/utopics/

FEUILLE-MONDE, ENCYCLOPÉDISME BAROQUE ET MODERNITÉ

Conversation avec Federico Luisetti, philosophe

Propos recueillis par Federica Martini. Traduction de l'italien au français par Patrick Gosatti

FM : Dans *Plus Ultra. Enciclopedismo barocco e modernità*¹, tu parles du passage de l'encyclopédie à la lexicographie et de sa dérive (ou évolution) en encyclopédie individuelle. Je prends l'un des exemples que tu cites, *Bouvard et Pécuchet*². Jean-Yves Jouannais est en train d'écrire, dans une série de conférences-performances, le dixième chapitre, le chapitre manquant du roman de Flaubert, dans le cadre d'un projet intitulé « L'Encyclopédie des guerres »³. Dans ce contexte, comment vois-tu le passage de l'encyclopédisme baroque à l'encyclopédisme de l'homme moderne ?

FL : Dans *Plus Ultra*⁴, j'ai souligné, de façon peut-être trop nette, la discontinuité entre encyclopédisme baroque et encyclopédisme enluminé, donnant une importance excessive aux critères d'ordonnance lexicographique plutôt que systématique des contenus. Aujourd'hui, je reformulerais ce passage différemment.

À cause de sa fonction technico-pédagogique, l'encyclopédisme baroque, soit dans sa dimension magique et liée au collectionnisme (par exemple la *Wunderkammer* contreréformiste d'Athanasius Kircher) soit dans celle eschatologico-livresque (c'est les cas des sept tomes de l'*Encyclopaedia* du calviniste Johann Heinrich Alsted), se différencie de la connaissance spéculative, héréditaire du primat assigné par les grecs à la *theoria*. De ce point de vue, il me

¹ Federico Luisetti, *Plus Ultra. Enciclopedismo barocco e modernità*, Torino : Trauben, 2001.

² « Ils lurent d'abord Walter Scott. Ce fut comme la surprise d'un monde nouveau. Les hommes du passé, qui n'étaient pour eux que des fantômes ou des noms, devinrent des êtres vivants, rois, princes, sorciers, valets, gardes-chasses, moines, bohémiens, marchands et soldats, qui délibèrent, combattent, voyagent, trafiquent, mangent et boivent, chantent et prient, dans la salle d'armes des châteaux, sur le banc noir des auberges, par les rues tortueuses des villes, sous l'auvent des échoppes, dans le cloître des monastères. Des paysages artistement composés entourent les scènes comme un décor de théâtre. On suit des yeux un cavalier qui galope le long des grèves. On aspire au milieu des genêts la fraîcheur du vent, la lune éclaire des lacs où glisse un bateau, le soleil fait reluire les cuirasses, la pluie tombe sur les huttes de feuillage. Sans connaître les modèles, ils trouvaient ces peintures ressemblantes, et l'illusion était complète. » Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet* (1881), Paris : Gallimard, 1979, chapitre V.

³ « Je voulais écrire à ma manière ce chapitre absent, oublié par Flaubert. J'emprunte aux deux copistes de Flaubert leur technique et leur ridicule ambition. C'est ainsi que je constitue une "bibliothèque de guerre", accumulant de manière hasardeuse, accidentelle, tous les ouvrages, essais, récits, livres techniques traitant du sujet de la guerre. Je ne m'impose aucun corpus a priori, ne me mets pas en quête des ouvrages jugés capitaux ou incontournables. Je ne suis ni historien, ni spécialiste de polémologie. Légitime en rien. C'est en amateur, en écrivain, ou plus précisément en personnage de roman, que j'aborde ce projet, collectionnant au fil de mes lectures, des bribes de phrases, des termes, des images, des légendes, des anecdotes, les réunissant en un impraticable et indéchiffrable cabinet de curiosités qui prend naturellement la forme d'une encyclopédie ». Jean-Yves Jouannais, présentation du projet, www.centrepompidou.fr

⁴ Federico Luisetti, *Plus Ultra. Enciclopedismo barocco e modernità*, cit.

semble utile de se référer aux études de Michel Foucault sur les « techniques du soi » et d'attribuer justement à l'encyclopédisme baroque une conscience radicale de la nature technique du *savoir*.

Chez Alsted et Kircher, l'encyclopédisme coïncide avec la construction de véritables machines pour la distorsion des coordonnées spatio-temporelles, tout comme votre numéro unique de *The Reading Sculpture*. L'objectif n'est pas d'acquérir des nouvelles connaissances, mais plutôt d'utiliser les connaissances existantes – théologiques et philosophiques, morales et mécaniques, naturelles et artificielles – pour modifier les sujets qui entrent en contact avec l'instrumentaire des encyclopédistes. Tant Alsted que Kircher inscrivent les pratiques encyclopédiques au sein d'une pédagogie exaltée qui vise à la rééducation de la perception, à la corrosion et la régénération du spectre entier des savoirs.

Dans le cas d'Alsted et du calvinisme eschatologique en général, l'encyclopédie est une machine à condenser, cristalliser le temps, et par là, à préparer la *theiosis*, la divinisation de l'humain, la transfiguration de l'encyclopédiste – un programme qui reformule l'orientation thaumaturgique des arts de la mémoire ésotérique de la Renaissance. Pour Kircher, qui privilégie l'espace physique de la *Wunderkammer* au primat biblique du livre, la collection fonctionne comme un espace hétérotopique, comme un puissant mécanisme de déconstruction du savoir occidental et oriental, antique et présent, théologique et scientifique. S'interroger donc, d'après les habitudes académiques, sur la nature doctrinale de l'encyclopédisme kircherien n'a pas beaucoup de sens. J'ai essayé de montrer dans une étude récente sur les machines de Kircher⁵ que son encyclopédisme s'appuie sur l'opérativité tricheuse des mécanismes illusionnistes et dysfonctionnels, comme par exemple les faux automates en mouvement perpétuel lesquels ont le devoir de neutraliser l'alternative entre art et nature, entre connaissance et vision, entre aristotélisme et physique nouvelle, en renforçant ainsi le primat opérationnel de la *potentia absoluta* divine et, avec celui-ci, l'autorité d'une « machine célibataire » d'ordre jésuitique.

Au sujet de ta question sur le passage de l'encyclopédisme baroque au moderne, à mon avis, au moins du point de vue conceptuel, ce passage n'a jamais eu lieu, ou s'il est advenu, il n'a investi que des domaines circonscrits et durant des périodes limitées. En y regardant de près, le déclin de l'encyclopédisme eschatologique calviniste et de celui, magique, de la Renaissance, ne se sont jamais produits, alors que nous avons assisté au déplacement des méthodologies encyclopédiques de construction de l'expérience d'un champ médiatique à un autre. Le *livre* de Mallarmé, les *Wunderkammern* portatives de Duchamp et Cornell, votre revue multipliée – diffusée dans l'espace public et éclatée dans sa structure, fragmentaire comme un périodique et entière comme une sculpture – démontrent la persistance des technologies encyclopédiques expérimentées à l'époque baroque.

Par ailleurs, même d'un point de vue historique, on pourrait affirmer que l'encyclopédisme baroque n'est pas enterré, mais revigoré par celui des Lumières. Comme l'a relevé Simondon⁶, l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alambert – qui d'ailleurs renvoie explicitement à Leibniz et Alsted⁷ – est fortement ancrée dans le paradigme de l'initiation technologique, typique de l'encyclopédisme baroque. L'objectif fondamental de l'*Encyclopédie* est de produire une

⁵ Federico Luisetti, « Le macchinazioni di Athanasius Kircher », in Federico Vercellone et Alessandro Bertinetto (dir.), *Athanasius Kircher. L'idea di scienza universale*, Milano : Mimesis, 2007, pp. 195-216.

⁶ Gilbert Simondon, *Du Mode d'existence des objets techniques*, Aubier, 1989, pp. 85-112.

⁷ Diderot intervient personnellement sur la *Leibnizianisme* de l'*Encyclopédie*, pour revendiquer la continuité de la lignée Alsted-Leibniz-*Encyclopédie*.

« universalité de l'initiation », à savoir un rapport diffusé d'intimité avec les forces naturelles, garanti par la maîtrise des techniques. Même dans ce cas, le cercle magique de l'encyclopédie, capable d'absorber l'art et la nature dans une même opération, est d'ordre pédagogique : *l'encyclopédiste n'est pas celui qui sait, mais celui qui peut*, le patron de la machine, le prêtre de l'amadouement des forces naturelles et de la transformation de soi.

Tu citais Flaubert et l'actualisation performative que fait Jean-Yves Jouannais de l'encyclopédisme parasitaire de Bouvard et Pécuchet : ce qui me frappe dans l'œuvre géniale de Flaubert, c'est que son attachement au paradigme triomphant de l'encyclopédisme technologique de Diderot et d'Alambert soit conduit, pour la première fois dans l'histoire de la littérature moderne, sur le terrain et avec les moyens de l'encyclopédisme même. La divinisation encyclopédique de la nature humaine est combattue avec une catabase nihiliste totalisante. Encore une fois, quand l'enjeu est « le soin de soi », les techniques de la pédagogie encyclopédique deviennent le lieu du choc privilégié.

Par contre, si nous entendons la modernité comme un projet inaccompli – et donc pas nécessairement à accomplir, comme le voudraient les juges de la modernité occidentale et capitaliste – plutôt que comme une destinée à partager ou un héritage à défendre, nous comprenons également la position de Kant, laquelle marque véritablement, du moins sur le plan théorique, la conclusion ou mieux la clôture de l'encyclopédisme baroque. Dans ses réflexions sur « la fin de toutes les choses », Kant prospectait un absolu de la dimension pratique – de l'« intention morale » (*Gesinnung*) – qui implique le total épuisement, et aussi l'absolu vidage, de l'horizon encyclopédique⁸.

Alors que l'encyclopédisme baroque accrochait la dimension physique à la dimension idéale, tout en interrogeant la question de la modification technique-encyclopédique de la nature humaine dans le cadre d'une *renovatio mundi* cosmologique, Kant sépare nettement les deux niveaux. La dimension transcendantale travaille continuellement à l'arrière-plan de la dimension empirique, mais les deux n'interagissent pas. Aucune technique du soi pourrait modifier les sujets de la modernité post-encyclopédique kantienne. Les structures idéales de l'action, intériorisées jusqu'à se soustraire aux « mutations qui avancent à l'infini » du monde sensible, se situent désormais dans le monde du *homo noumenon*, « dont la vie est au ciel »⁹.

Pour Kant, les visions apocalyptiques de la fin des temps ne sont autre chose que l'indicateur d'une exigence morale : notre système de valeurs doit obtenir assouvissement. Même si, sur le plan physique et théorétique, c'est clairement impossible de concevoir une fin des temps à l'intérieur du temps – une superposition de durée et éternité, un instant final qui clôt la temporalité et dans lequel « survienne encore quelque chose » – notre vie ne peut pas se dérouler comme « un drame théâtral sans épilogue ». D'après Kant, au lieu d'une *plenitudo temporis*, l'impulsion apocalyptique renvoie à l'évidence régulatrice d'un but final de l'agir humain, nécessairement atteignable et toujours de fait atteint dans l'agir pratique : tout comportement sage et vertueux doit présupposer la correspondance entre les intentions morales et leur assouvissement, la vérification des principes de comportement, le salut.

Choissant librement d'écouter cette exigence subjective de sens et salut, l'humanité institue aux côtés du plan physique un plan transcendantal (que Kant définit « immanent »), dans lequel toute

⁸ Emmanuel Kant, *La Fin de toutes choses*, Paris : Gallimard, 1986.

⁹ « Nous devons choisir notre maxime comme si, à travers tous les changements allant à l'infini du bien au mieux, notre état moral, pour ce qui est de l'intention (le *homo noumenon* 'dont la vie est en ciel') n'était soumis absolument à aucune vicissitude temporelle », Emmanuel Kant, *ibid.*, AK VIII 334, p. 317.

transformation de soi est toujours advenue sous l'égide de « raison législatrice » et de ses maximes morales. De cette manière, le monde sensible subit une duplication spéculaire dans le monde de la « raison pratique », dans lequel le soi est divinisé, même si en formes incorporelles et législatives. Le sujet kantien, en cachant à l'intérieur de soi un absolu formel, la paradoxale « transcendance immanente » de sa fonction législatrice, n'a besoin d'aucune *panacea* encyclopédique.

Le constructivisme spatio-temporel expérimenté par l'encyclopédisme baroque – et relancé par le vitalisme mécanique des avant-gardes historiques – est remplacé par Kant avec une pédagogie rationnelle, laquelle compare les moyens aux fins et les actions à leur assouvissement. Le dérèglement de l'encyclopédisme baroque – nourri par la turbulence et l'élasticité géopolitique de l'Europe et incertaine même sur la stabilité de la nature humaine – est reconduit à l'évidence d'une option morale.

Pour cette raison, il me semble d'entrevoir en toute reprise du constructivisme encyclopédique, par exemple dans la feuille-monde de *The Reading Sculpture*, la réimmersion de paradigmes anti-modernistes conservés dans les viscères de la culture occidentale. À la raison pratique capitaliste, l'encyclopédisme oppose des techniques d'altération de la nature humaine dans son état actuel.